



## LA MER À L'ENVERS

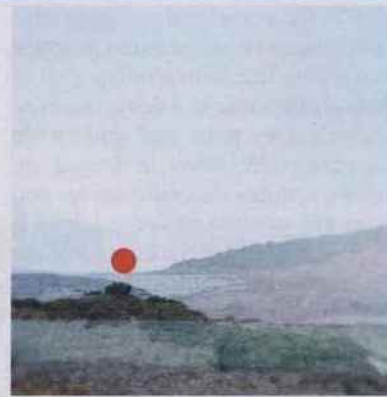
ROMAN  
MARIE DARRIEUSSECCQ

*Parisienne typique, Rose ouvre les yeux lorsqu'elle croise le destin de Younès, jeune Nigérien naufragé en Méditerranée. Son univers change et le nôtre avec.*

TTT

« We can be heroes, just for one day... », chante David Bowie, en exergue et, discrètement, en bande-son de *La Mer à l'envers*, le nouveau roman de Marie Darrieussecq. Nous pouvons être des héros, ne serait-ce que pour un jour, ne serait-ce qu'une fois... L'occasion s'en offre à Rose, même si elle ne le sait pas encore, lorsque au beau milieu de la Méditerranée, quelques heures avant Noël, alors qu'elle est en croisière avec ses deux enfants, l'énorme paquebot sur lequel elle a embarqué croise la route d'un frêle esquif où s'entassent des réfugiés venant d'Afrique. Les naufragés embarquent sur le gros navire, et les yeux de Rose se posent sur le visage de Younès : « Il est très jeune, des cheveux mouillés en boucles, un grand front un peu cabossé. Il ressemble à son fils. » Aux migrants, elle apporte quelques affaires ; à Younès, l'adolescent nigérien, elle donne le portable de son fils Gabriel. Et lorsque quelques heures plus tard les chemins de Rose et de Younès se seront séparés, ce téléphone mobile continuera de constituer entre eux un lien – un attachement, technologique autant qu'affectif.

Manipuler les stéréotypes et les clichés, les désarticuler afin d'en autopsier les dynamiques, Marie Darrieussecq y a toujours pris un indéniable et malin plaisir – et son lecteur à sa suite. Elle s'y consacre ici en dressant de Rose, psychologue pour enfants, mère aimante et épouse de plus en plus circonspecte quant à la viabilité à moyen terme de son couple, Parisienne en manque d'air sur le point de quitter la ville et de déménager vers son Sud-Ouest natal, le portrait archétypal de la



citadine bobo, spectatrice soucieuse mais velléitaire, ou maladroite, ou impuissante, du malheur des moins bien lotis. Mais Rose n'est pas que bonne conscience et impérite. On le devine, peu à peu : elle est sorcière malgré elle, presque à son insu. Magicienne, dépositaire d'un don, celui d'apaiser la douleur par imposition des mains. L'auteure se tenant d'un bout à l'autre au plus près des perceptions sensorielles de son personnage, on découvre également page après page l'intelligence singulière et aigüe de l'espace, de la matière, des énergies que manifeste Rose.

Cette complexité de Rose commande à celle du roman lui-même, tout ensemble réaliste et limpide, et intimentement poétique et spéculatif. Où l'on voit, en surface, une femme hésiter, puis accepter de bousculer son quotidien et ses habitudes pour sauver un enfant qui n'est pas le sien – intrigue sous laquelle s'insinue une réflexion inquiète et prégnante sur la place de l'individu dans le monde, et l'état même de ce monde en cendres que nous livrons à nos enfants. – **Nathalie Crom**  
| Ed. P.O.L., 250 p., 18,50 €.

Alors que le monde tangué, la romancière reste au plus près des perceptions de son personnage.